STENDHAL
ÉROTIQUE

LES ÉCRITS

ÉROTIQUES DE

STENDHAL





1801

BRUXELLES

1832

STENDHAL

ÉROTIQUE

1801 - 1805

Milan, 12 *floréal*

On cite ici Mme N... comme la plus jolie femme de la ville, et véritablement elle n'est pas mal ; on lui donne 60.000 francs de rente, elle a un *cavalier servente*, bel homme, et qui dépense beaucoup pour elle ; elle est par conséquent inattaquable. Nous pourrions baiser deux comtesses qui logent près de chez nous, mais elles ont vingt-huit et trente ans, et un air de saleté qui répugne.

1 *prairial*

MMmes P... et D... sont revenues le 3 du lac de Garde. Parmi une foule de plaisanteries graveleuses qui ont amusé ces dames et leurs filles, Maseau, qu'on était allé...... dans son lit, a quitté sa chemise et, prenant un flambeau, est venu les voir en cet état. Les filles étaient présentes et acceptantes.

3 *août*

Je suis ainsi que beaucoup d'autres embarrassé lorsqu'il s'agit d'enfiler pour la première fois une femme honnête. Voici un moyen très simple : Lorsqu'elle est couchée, vous la branlez, etc. ; elle commence à y prendre goût. Cependant, le costume fait qu'elle se défend toujours. Il faut alors, sans qu'elle s'en aperçoive, lui mettre l'avant-bras

gauche sur le cou, dessous le menton, de manière à l'étouffer ; le premier mouvement est d'y porter la main. Pendant ce temps, il faut prendre le vit entre l'index de la main droite et le grand doigt, et le mettre dans la machine. Pour peu qu'on y mette de sang-froid, cela est immanquable. Il faut cacher le mouvement décisif de l'avant-bras gauche par des giries.

C'est Percheron qui m'a donné ce moyen, et il y est expert.

6 thermidor

En morale, l'amour des femmes est un mal infiniment petit. Tous les grands hommes grecs étaient libertins ; cette passion dans un homme indique l'énergie, qualité *sine qua non genius*. Le jugement de Bonaparte : c'est un homme qui a des couilles.

27 floréal

Rouget me conte qu'il a enculé une madame de St-S..., qui, après la cérémonie, a dit en pleurant : « Je suis donc comme toutes les femmes. » Cette excuse est profonde, à ce qu'il me semble.

3 vendémiaire

Pacé nous dit chez la Rive :

Un jeune homme s'était beaucoup échauffé auprès d'une femme, sans réussir ; la dame sonne, un valet se présente, elle dit :

— Apportez un verre d'eau à monsieur.

Le verre d'eau arrive, le jeune homme dit au laquais :

— Versez-le moi sur les doigts, et se lave le bout des doigts, etc.

Voilà qui est parfait ; moi, je serais allé mourir dans un coin, de douleur, si j'avais été amoureux, de vanité blessée, si je ne l'avais pas été.

L'esprit de ce jeune homme lui fait éviter le deuxième malheur et lui donne le seul moyen qui lui restât d'avoir sa belle.

8 *germinal*

Louason m'a raconté avec beaucoup de vivacité plusieurs événements qui lui sont arrivés, elle me traitait en amant heureux.

Je l'ai fait rire en lui répétant la pantomime que je faisais à Mme Mortier, elle m'a dit en riant beaucoup que Dugazon lui avait dit ou avait dit qu'elle avait le foutre tragique, qu'il lui en faudrait long comme cela.

Ces choses grossières, ici en squelettes,

étaient tout à fait comiques entre nous. Moi je lui ai dit que Dugazon m'avait dit qu'elle avait des couilles ; j'espère que celui-là est plus fort.

STENDHAL
ÉROTIQUE

1820 - 1826

Milan, le 12 *juillet* 1820

JE n'ai pas osé vous écrire durant vos grands ou vos petits troubles de Paris, car je ne sais encore quelle idée m'en faire. Tout ce que j'aurais pu vous mander de ce séjour tranquille vous eût semblé bien insipide.

Tout ce que je puis vous mander de moins innocent, c'est que la reine Caroline d'Angleterre faisait ici l'amour publique-

ment avec un palefrenier du général Pino, nommé Bergami, qu'elle a créé baron, et avec lequel elle rentrait tous les soirs dans sa chambre à coucher, à dix heures. A Pesaro, elle montrait dans son salon son propre buste et celui de M. le baron ; car c'est ainsi qu'elle et qu'on le nomme. Il a été palefrenier durant la campagne de Russie, et n'y a pris d'autre part que de soigner les chevaux que montait son maître. Mais, depuis, il a pris trois cent mille francs à sa maîtresse, à force de faire faire mauvaise chère aux gens qu'elle invite. Comme elle est folle d'amour, elle n'y prend pas garde. Il dit au marchand de vin : « Il me faut dix sous par bouteille ; » au boulanger : « Il me faut dix pour cent sur votre compte. » Tout le monde crie ; c'est un scandale et un mépris abominable. Donc, si vingt pairs anglais viennent se promener six

mois en ce pays, ils s'en retourneront avec l'idée que leur *Queen*, est la catin la plus ignoble des trois royaumes.

C'est ce qui fait que je l'admire, c'est-à-dire son courage de punir ainsi son mari. Probablement le mépris et la haine qu'on a pour lui font la force de la reine. Tout ce qu'elle dit d'Omptda est vrai. Elle a avec elle un homme courageux, Vassalli, et un brave colonel, Italien aussi, dont j'ai oublié le nom. Elle est généreuse, elle écrit des lettres de quatre ou cinq pages de mauvais français, pleines de feu, d'idées, d'orgueil et de courage ; j'en ai vu.

Son amour n'est que physique et dégoûtant ; on lui présenta Bergami pour un chasseur derrière sa voiture ; elle tomba amoureuse de ses gros favoris noirs à la première vue. Si elle eût pris quelque beau colonel

italien, avec deux croix et vingt campagnes, elle eût eu la bonne compagnie pour elle. Le nom de comtesse Oldi, qu'elle porte, est celui de la sœur de Bergami, qui a épousé un comte ; lui est d'assez bonne famille.

Voici les moyens de justification de la *Queen* : 1° une lettre de son mari, qui dit explicitement : « Je n'abandonnerai jamais pour vous une telle, ma maîtresse ; de votre côté, je vous conseille de vous amuser le plus que vous pourrez. » Cela de la première année du mariage. 2° Elle a fait deux enfants ; devinez avec qui. Allons ? — Avec le vieux roi Georges III, parlant sa personne. Tout ce qu'a fait Georges IV ici, contre elle, est bête au possible.

23 *décembre* 1826

Il y a beaucoup plus d'impuissants qu'on

ne croit. Une femme que vous voyez le lundi a un Olivier. Dans le charmant petit fragment des Mémoires de la Duchesse de Brancas, publiés par le feu duc de Lauraguais, il y a deux impuissants : M. de Maurepas, ministre, et M. le marquis de la Tournelle, le premier mari de la duchesse de Chateauroux. J'ai aussi étudié Swift dans la Biographie des romanciers par sir Walter Scott.

J'ai pris le nom d'Olivier, sans y songer, à cause du défi. J'y tiens parce que ce nom seul fait exposition et exposition non indécente. Si je mettais Edmond ou Paul, beaucoup de gens ne devineraient pas le fait du Babilanisme (mot italien pour les cas de M. Maurepas). Je veux intéresser pour Olivier, peindre Olivier. Le dénouement que vous proposez avec la surprise de lord

Seymour etc., vient bien d'une bonne tête dramatique, mais, enfin de compte, mon pauvre Olivier est odieux. Les gens sages diront : « Que diable ! quand on est Babilan, on ne se marie pas. Olivier vient gêner sa femme et lord Seymour, qu'il s'en aille, bon voyage. » Le Babilanisme rend timide, autrement rien de mieux que de faire l'aveu. Ce mari du lundi, Maurepas, Tournelle, l'ont bien fait. M. de la Tournelle est mort désespéré et amoureux fou de sa femme. Olivier, comme tous les Babilans, est très fort sur les moyens auxiliaires qui font la gloire du Président. Une main adroite, une langue officieuse, ont donné des jouissances vives à Armance. Je suis sûr que beaucoup de jeunes filles ne savent pas précicément en quoi consiste le mariage physique.

Je suis également sûr de ce second cas

beaucoup plus fréquent : l'accomplissement du mariage leur est odieux pendant trois ou quatre ans, surtout quand elles sont grandes, pâles, élancées, douées d'une taille à la mode. Il est vrai que j'ai copié Armance d'après la dame de compagnie de la maîtresse de M. de Stroganoff qui, l'an passé, était toujours aux Bouffes.

J'ai, comme vous, les plus grands scrupules sur la lettre écrite par le Commandeur. Mais il me faut une petite cause pour arrêter l'aveu. Mon expérience m'a appris qu'une fille pudique aime beaucoup mieux mettre ses lettres dans une cachette que les donner à son amant de la main à la main. On n'ose pas même regarder cet amant quand on sait qu'il vient justement de lire la lettre qu'on a écrite.

Malivert est le nom de mon village ; Bon-

nivet était le nom de l'amiral favori de François 1er. S'il eut faire race Bonnivet serait comme Montmorency à peu près, et mieux que Luynes ou Sully.

Ce roman est trop *érudito*, trop savant. A-t-il assez de chaleur pour faire veiller une jolie marquise française jusqu'à deux heures du matin ? That is the question. Voilà ma sensation en recevant votre lettre. Mme d'Aumale c'est Mme de Costries que j'ai faite sage. Mais je reviens à la question de chaleur, vous n'en dites rien. Est-ce mauvais signe ? Si le roman n'est pas de nature à faire passer la nuit, à quoi bon le faire ?

Une jeune femme s'intéressera-t-elle à Olivier ?

J'ai fait une scène d'amour ; Armance dira qu'elle aime. Olivier usurperait sur le caractère du cocu s'il se tuait à cause de cet

accident ; cela retomberait dans le « Meyenau », de « Misanthropie et repentir ».

Le vrai Babilan doit se tuer pour ne pas avoir l'embarras de faire un aveu. Moi (mais à 43 ans et 11 mois), je ferais un bel aveu ; on me dirait : qu'importe ! Je mènerais ma femme à Rome. Là, un beau paysan, moyennant un sequin lui ferait trois compliments en une nuit.

Mais cette vérité est du nombre de celles que la peinture « par du noir et du blanc », la peinture par l'imagination du spectateur ne peut pas rendre. Que de choses vraies qui sortent des moyens de l'art ! Par exemple, l'amour inspiré par un homme sans bras ni jambes, comme l'infâme caricature qui déshonore votre bureau.

Il me semble que le Babilan ne doit pas être cocu. Le vrai beau cocu est « Emile »,

qui s'est marié par amour et estime. Avez-vous lu cette suite d'Emile ? Le *Dean* Swift ne voulait pas se marier pour ne pas faire l'aveu ; il se maria, sollicité par sa maîtresse, mais jamais ne la vit en tête à tête, pas plus après qu'avant.

Dans le salon d'un comte, pair de France, noble en 1500 et fort riche, j'ai froid près de la fenêtre, quand il y a vent du nord. Votre objection provient de la vérité probable, mon assertion de l'étude de la nature. Votre objection serait parfaite en Angleterre.

J'ai relu votre lettre :

« Quand même Armance, couchant avec Olivier, toutes les nuits, à Marseille, serait étonnée : 1° Elle l'adore, et, avec la main, il lui donne deux ou trois extases chaque nuit. 2° Par timidité, par pudeur féminime, elle n'oserait rien dire.

Mais l'amour seul suffit pour tout expliquer.

Le genre de peinture dont je me sers, le genre noir sur blanc, ne me permet pas de suivre la vérité. En 2826, si la civilisation continue, et que je revienne dans la rue Duphot, je raconterai qu'Olivier a acheté un beau godemiché portugais, en gomme élastique, qu'il s'est proprement attaché à la c... et, qu'avec ledit, après avoir donné une extase complète à sa femme, et une extase presque complète, il a bravement couronné son mariage, rue de Paradis, à Marseille.

Quand on est songe-creux, homme d'esprit, élève de l'Ecole Polytechnique, comme Olivier, voilà ce qu'on fait. Donner des extases avec la main, quelle belle périphrase pour éviter le mot sale : branler ! Donner des extases, etc., a été l'objet des méditations

d'Olivier pendant toute sa jeunesse. Il faut que vous sachiez qu'il passait sa jeunesse chez les filles ; et c'est ce que j'ai cherché à indiquer modestement. Armance lui compte cette calomnie que l'on fait sur son compte.

Mais, pour Dieu, répondez sur l'article
chaleur. Gardez ma lettre, nous
en reparlerons peut-être
en 2826.

STENDHAL
ÉROTIQUE

1831 - 1832

Civita-Vecchia, le 11 *avril* 1831

JE vous écris uniquement pour vous donner signe de vie, et d'une mauvaise vie. Le 26 mars, en sortant du plus bel appartement du monde, Palazzo Colonna, où j'avais dîné avec Horace Vernet, sa femme, son père et sa fille (tout cela m'avait enflammé sans doute), j'ai trouvé dans la rue, qui ?— la Tramontana, laquelle m'a donné un rhume abominable qui dure encore aujour-

d'hui. En même temps, la Tramontana me vola ma bourse avec douze napoléons ; quel bonheur que cela ne me soit pas arrivé à mes autres voyages ! — Tout cela n'était rien ; j'ai voulu prendre de l'eau de sureau chaude, pour transpirer ; j'oubliais que l'eau chaude, le soir me donne cette fameuse névralgie dans le ventre, qui me fait jurer. Elle est venue, la coquine, cependant pas jusqu'au jurement, mais bien forte pourtant pendant quatre jours.

Si forte, que je n'étais séparé que par une petite porte mal fermée, de la plus jolie femme de ce pays. Je l'ai entendue crier toutes les nuits ; c'était pour une espèce de névralgie, mais agréable. Elle jette de petits cris, par intervalles, pendant trois quarts d'heure ; elle n'est mariée que depuis deux mois. — Une chose a coupé court à mon

imagination : la chaise percée est à côté du lit. Le premier jour j'ai entendu son mari faire une p... abominable sur cette chaise. Ils sont fort pauvres, il y a sept orphelins ; tout cela rit si fort, que j'en suis étourdi, mais cependant heureux.

21 *juin* 1832

L'amour me donna, en 1821, une vertu bien comique : la chasteté.

Malgré mes efforts, en août 1821, MM. Lussinge, Barot et Poitevin, me trouvant soucieux, arrangèrent une délicieuse partie de filles. Barot, à ce que j'ai reconnu depuis, est un des premiers talents de Paris pour ce genre de plaisirs assez difficile. Une femme n'est femme pour lui qu'une fois : c'est la première. Il dépense trente mille francs de ses quatre-vingt-mille, et, de ces

trente mille, au moins vingt mille en filles.

Barot arrangea donc une soirée avec Madame Petit, une de ses anciennes maîtresses à laquelle, je crois, il venait de prêter de l'argent pour prendre un établissement (to raise a brothel), rue du Cadran, au coin de la rue Montmartre, au quatrième.

Nous devions avoir Alexandrine — six mois après entretenue par les Anglais les plus riches — alors débutante depuis deux mois, nous trouvâmes, vers les huit heures du soir, un salon charmant, quoique au quatrième étage, du champagne frappé de glace, du punch chaud... Enfin parut Alexandrine conduite par une femme de chambre chargée de la surveiller ; chargée par qui ? je l'ai oublié. Mais il fallait que ce fût une grande autorité que cette femme, car je vis sur le compte de la partie qu'on lui avait

donné vingt francs. Alexandrine parut et surpassa toutes les attentes. C'était une fille élancée, de dix-sept à dix-huit ans, déjà formée, avec des yeux noirs que, depuis, j'ai retrouvés dans le portrait de la duchesse d'Urbin, par le Titien, à la galerie de Florence. A la couleur des cheveux près, Titien a fait son portrait. Elle était donc formée, timide, assez gaie, décente. Les yeux de mes collègues devinrent comme égarés à cette vue. Lussinge lui offre un verre de champagne qu'elle refuse et disparaît avec elle. Mme Petit nous présente deux autres filles pas mal, nous lui disons qu'elle-même est plus jolie. Elle avait un pied admirable, Poitevin l'enleva. Après un intervalle effroyable, Lussinge revint tout pâle.

— A vous, Belle (*sic*). Honneur à l'arrivant ! s'écrie-t-on.

Je trouve Alexandrine sur un lit, un peu fatiguée, presque dans le costume et précisément dans la position de la duchesse d'Urbin, du Titien.

— Causons seulement pendant dix minutes, me dit-elle avec esprit. Je suis un peu fatiguée, bavardons. Bientôt je retrouverai le feu de ma jeunesse.

Elle était adorable, je n'ai rien vu d'aussi joli. Il n'y avait point trop de libertinage, excepté dans les yeux qui, peu à peu, redevinrent plein de folie, et, si l'on veut, de passion.

Je la manquai parfaitement, fiasco complet. J'eus recours à un dédomagement, elle s'y prêta. Ne sachant trop que faire, je voulus revenir à ce jeu de mains qu'elle refusa. Elle parut étonnée, je lui dis quelques mots assez jolis pour ma position, et je sortis.

A peine Barot, m'eut-il succédé que nous entendîmes des éclats de rire qui traversaient trois pièces pour arriver jusqu'à nous. Tout à coup, Mme Petit donna congé aux autres filles et Barot nous amena Alexandrine dans le simple appareil.

« D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil. »

— Mon admiration pour Belle, dit-il en éclatant de rire, va faire que je l'imiterai ; — je viens me fortifier avec du champagne.

L'éclat de rire dura dix minutes ; Poitevin se roulait sur le tapis. L'étonnement exagéré d'Alexandrine était impayable, c'était pour la première fois que la pauvre fille était manquée.

Ces messieurs voulaient me persuader que je mourrais de honte et que c'était là le moment le plus malheureux de ma vie. J'étais

étonné et rien de plus. Je ne sais pourquoi l'idée de Métilde m'avait saisi en entrant dans cette chambre dont Alexandrine faisait un si joli ornement.

Enfin, pendant dix années, je ne suis pas allé trois fois chez les filles. Et la première après la charmante Alexandrine, ce fut en octobre ou en novembre 1827, étant pour lors au désespoir.

∴

Romain a une figure à la bourgeoise, avec un teint et des couleurs magnifiques ; yeux de diamants et cheveux chatains, comme Bourgoin.

La première femme dont il ait été amoureux, à ma connaissance, est une fille du Palais-Royal. Pendant qu'il était à l'Ecole polytechnique il allait tous les soirs, avec plu-

sieurs Bretons, au bal du Plaisir. Pendant un an et demi, il n'eut de société que celle des filles. Ce fut à ce bal qu'il devint amoureux de l'une d'elles, au point d'y rêver toute la nuit et de se lever avec des transports dans sa chambre. Un jour qu'il avait la fièvre et le délire, il la demandait à grands cris, il échappa à Coïc de lui dire : « Laisse-la ta salope. » Romain se leva et voulu le tuer. Cependant il ne l'a jamais enfilée. Il valsait avec elle tous les soirs, lui payait des rafraîchissements, l'embrassait, mais ne l'enfilait point.

Je n'ai jamais pu tirer que ces faits à peu près, et actuellement, lorsqu'on lui en parle, il en rit en disant : « Laissez donc cette gousse-là ! »

Elle ne le branlait pas même. Voici comment Coïc et moi nous expliquions cela :

il voulait pouvoir la respecter et tâcher de se la figurer digne de son amour.

Cette passion lui a laissé un grand amour pour les filles. Il y va beaucoup, sans s'en dégoûter jamais. L'hiver (de l'an XII), il ne quittait pas le Palais-Royal, connaissait presque toutes les filles, et a dépensé beaucoup avec une d'elles, nommée Joséphine. Il a autant de plaisir à foutre une fille qu'une femme honnête qu'il n'aimerait pas.

Vers l'an X, il n'allait plus courir tous les jours les bastringues, il voyait la société honnête. Il allait souvent chez M. Isnard, tribun, chez qui logeait une de ses cousines. Resté seul un instant avec Mlle Isnard l'aînée qui touchait le piano, assise sur un sofa où il était aussi, saisi d'un transport il voulut l'enfiler. Il ne lui avait jamais parlé d'amour de sa vie.

Il se met donc en devoir de la trousser ; la demoiselle se défendait peu et surtout ne disait rien. Il la renversait sur le sofa, lorsque, par malheur, deux chaises et deux cannes, renversées par les pieds des combattants, tombèrent avec fracas, et les personnes des chambres voisines accoururent. La première de ces personnes était la cousine de Romain, qui ne fit pas de bruit, mais l'autre était le bâtard. Romain en le voyant saute par la fenêtre (Isnard était un Marseillais excessivement fort et violent) et oublie son chapeau. Il sauta, je crois, de cette terrasse qui est sur le quai Voltaire, à gauche du Pont-Royal. Mais le lendemain, il voulut avoir son chapeau, vu qu'il n'avait point d'argent pour en avoir un autre ; il l'envoya chercher et on le lui rendit. Il ne retourna plus chez M. Isnard. Il a, depuis, rencontré la demoi-

selle en société : il ne lui a plus reparlé de l'accident, la demoiselle ne lui a pas fait mauvaise mine, et ils ont été ensemble comme auparavant.

∴

Les demoiselles Rhédon autorisent beaucoup la familarité. Coïc m'a dit souvent qu'on leur prenait les mains, voire même la gorge et le cul, sans qu'elles s'en formalisassent. Coïc était charmé surtout de la seconde, Sophie, qui est borgne, qui a la gorge molle, disait-il (à dix-huit ans !), et qui a pour mains des *manottes* (grosses mains rondes). En faisant l'énumération de ses qualités, Coïc n'en était pas moins charmé. Nous avons disputé trois heures, à Bard, sur la supériorité de Mlle Sophie sur les demoiselles de Grenoble ; nous ne connaissions ni

l'un ni l'autre les parties adverses. Il me disait : « J'aimerais mieux coucher ce soir avec cette gousse-là qu'avec n'importe quelle femme de Grenoble. »

∴

A Suze, après souper chez Mme Deschamp, Derrien me dit :

« Allons voir cette bougresse-là !

— Oh ! bah ! à cette heure-ci, tout est couché. (Il était onze heures.)

— Nous enfoncerons les portes, si on ne nous ouvre pas. »

Il était un peu ivre, échauffé seulement. Le mari était absent. La femme nous ouvre, presque en chemise, et nous allons nous asseoir près de son lit. Romain se mit auprès d'elle et lui parla beaucoup de sa fatigue : il était arrivé ce jour-là de Lanslebourg avec

l'abbé Gabet, qui l'avais mis en train par ses joyeux propos. Après avoir parlé toujours de sa fatigue, il dit :

« Je voudrais bien ne pas bouger d'ici de toute la nuit. » Et Mme Jacquet de nous offrir civilement à chacun un lit.

Soudain mon Derrien vous l'étreint, la serre et la tient ainsi huit ou dix minutes. Elle ne faisait qu'en rire, et lui disait à la fin :

« Allons, laissez-donc, laissez-moi me coucher. »

Mais Derrien demandait un baiser pour s'en aller. Il l'obtint, il en demanda un second ce second il voulut le prendre de force : il étend ma femme sur son sofa, l'embrasse, la mord, lui prend les tétons ; et Mme Jacquet se plaignit *qu'il lui avait fait mal aux tétons*. Ce sont ses propres mots.

Jusque-là, elle m'avait dit en riant : « Il

est un peu saoul, n'est-ce pas ? Et moi, tranquillement assis sur un fauteuil, je répondais : Eh ! Eh ! je ne dis pas. »

Mais le mal aux tétons lui fit prendre un air plus sérieux, jusqu'à ce que Derrien déchargeant lui laissât un petit moment de repos. Je m'aperçus de sa faiblesse momentanée et crus qu'elle le calmerait ; mais il recommença de plus belle. Et, interpellé par Mme Jacquet, je me remis tranquillement en devoir de le prendre aux cheveux et je parvins à la débarrasser. Elle fut pleurer dans un coin et nous dit :

« Polissons ! sortez d'ici, malhonnêtes que vous êtes ! »

Derrien, qui jusqu'ici avait été furieux de foutre, fut un peu troublé et dit avec un air embarrassé : « Eh ! bien, nous allons sortir. » Puis, se retournant : « Mais, voyons :

qu'est-ce que vous avez ! qu'avons nous fait ? »

— C'est dans les bordels qu'on se comporte comme çà », dit Mme Jacquet.

— Oh ! vous ne savez pas comment on se comporte dans ces endroits-là », dit Derrien.

— Je le sais mieux que vous.

— Ah ! c'est différent. Eh ! bien, pardon ! »

La bonne femme finit par rire et dit : « C'est pardonné. »

Derrien alors voulut l'embrasser et recommença. Elle se mit à pleurer. J'emmenai alors Derrien et demandai pardon pour lui à Mme Jacquet, rejetant tout sur son ivresse. Elle me dit que j'aurais dû l'empêcher plus tôt.

∴

Jacquet, homme de trente-sept ans, grand (comme Percevant), très creusé de petite vérole, yeux à la Cambacérès, laid, louche, tournure médiocre, né à Chaumont, à deux lieues de Suze. Il parle très purement français, à l'exception des *puis* qu'il met à tout bout de champ. Etait avocat avant la Révolution à Suze, était fils d'un notaire peu riche.

Je ne le connais maintenant que depuis l'entrée du général Thureau dans le Piémont, par le mont Genèvre (an...). Il s'attacha aux Français ; il a la réputation, dans le pays, d'avoir été *mouchard* de ce général. Lors de la débacle de Schérer, il émigra, et vint à Briançon, Gap, Grenoble.

La première nuit de son mariage, il

rendit tous ses biens communs à sa jeune femme de dix-huit ans et jolie (selon les habitants de Suze et les ingénieurs); huit jours après le mariage, elle se plaignit de ses douleurs à sa mère, qui lui dit : « Tu n'es qu'une enfant; c'est ton pucelage. » Mais après des plaintes réitérées, la mère examina les pièces de sa fille et vit : « Oh ! ciel ! poulain, chancres, » etc. Je ne sais comment le mari s'excusa, mais la chose fut publique pendant quelque temps dans Suze. Un évènement faillit ajouter à cette publicité : Madame Jacquet accoucha, et l'enfant fut donné à une nourrice à cinq lieues de Suze; l'enfant corrompit le lait de la nourrice, ce qui fit périr l'enfant de la nourrice. On étouffa cela avec de l'argent. Depuis, la petite Jacquet s'est bien portée et la nourrice aussi, on les a traitées l'une et l'autre.

Depuis son mariage, tout le monde dit que Mme Jacquet est bien changée; ses dents se carient et elle sent bien mauvais; elle a l'air de souffrir.

Cependant, nous avons su à Turin par un ruffian que Jacquet avait encore la vérole la plus forte en fructidor an XII, c'est-à-dire deux ou trois ans après son mariage, et que, pour comble, il avait enfilé à Turin une fille très poivrée.

Voici comment je suis sûr de tout cela : Coïc voulut enfiler en l'an XI Mme Jacquet; il la suivit à Turin pendant l'hiver de l'an XII, la mena au bal et au spectacle. Un jour qu'il voulut terminer l'affaire, elle lui avoua tout. Coïc lui conseilla de se faire guérir et chargea Derrien de lui apporter du rob de Paris.

Les deux époux se sont bien séparés

quelquefois pour se guérir, mais Jacquet, à qui cela était à peu près impossible, pressait toujours le retour de sa femme.

Jacquet savait bien que Coïc avait fait la cour à sa femme, mais il était tranquille ; il était peut-être sûr que Coïc connaissait son cas, aussi a-t-il toujours eu un extrême ménagement pour lui, attendu que le bruit qui s'était d'abord répandu dans Suze était dissipé, on croyait qu'ils s'étaient faits guérir.

Jacquet semble n'avoir pas de peine à supporter la vérole. Il monte à cheval, joue aux boules, etc. Cependant un autre fait nous autorise à croire qu'il l'a : un jour, il plaisantait son secrétaire, lui disant qu'il avait la vérole ; le secrétaire sort son vit, l'étale sur le bureau et le défie d'en faire autant. Jacquet rougit et recula.

Jacquet est très menteur, il a l'air très

faux. Il a été payé par les entrepreneurs de Perrino.

Il a acheté, depuis qu'il est sous-préfet, une cassine de 60.000 livres aux environs de Suze. Il est lié d'amitié avec tout ce qui est déshonoré à Turin.

Il a cherché par tous les moyens à être nommé législateur ; il ne l'a pas été et a dit après qu'il ne s'en souciait pas. Après avoir manqué cette place, il n'a cessé de tonner contre le gouvernement, se faisant ami de la liberté, disant toujours : « Vous autres Français », quand il avait quelque chose de déshonorant à appliquer à la patrie, sans songer qu'il gardait sa place sous ce même gouvernement, et dans sa patrie étrangère à la France.

Ce bougre-là ne met jamais le nez sur un sentiment ; il combine tout, ce qui nous

a fait penser qu'il laisse la vérole à sa femme par politique. Il en serait sûrement cocu sans cela ; sa femme le craint et ne l'aime guère.

Il est excessivement joueur. Je me suis trouvé dans un billard, où il jouait avec le lieutenant de gendarmerie de Suze. Je fus frappé de sa mine scélérate ; à chaque coup qu'il manquait, il prononçait un *bouzaron* entre ses dents qui répendait un silence terrible dans la salle (un silence de terreur).

Il sut très probablement l'affaire de Derrien avec sa femme ; il en fit meilleure mine à Derrien. (Voyez le caractère de Derrien).

Quant il voyait que nous allions contre les entrepreneurs et Perrino, il nous riait au nez.

Perrino et ne lui s'aimaient point, ils se plaisantaient même en face, mais ils avaient été réunis forcément.

∴

J'ai joué un jour Pygmalion avec Mme Jacquet. On l'applaudit très fort et elle crut avoir supérieurement joué. Elle disait partout qu'elle avait joué la comédie en français. Elle aurait bien voulu la rejouer. Elle m'en parlait toujours, mais je laissai éteindre son envie et elle m'en voulut.

Nous nous amusions souvent de ses naïvetés, comme lorsqu'elle demandait : « qu'est-ce que gamücher ? » Je lui répondis : « C'est introduire la langue dans le vagin ! » Elle ne répondit rien.

Elle craint son mari et le respecte à cause de sa place. Il y a pour elle un bonheur à être femme d'un sous-préfet ; elle lui raconte tout ce qu'on lui dit et tout ce qu'on lui fait.

Taille égale à celle d'Ariane, gorge belle,

peau idem, nez petit, yeux grands, noirs, mais d'un froid ? Quand elle écoute, regarde, ou que sa figure a quelque expression, ses yeux deviennent gros et déplaisent en général à tout le monde. C'est une jolie femme ; pas pour moi.

Conclusion : bête, froide, jolie, vaniteuse.

Une petite présomption : Si son mari mourait, qu'elle se guérît de sa vérole, on pourrait très facilement en faire une femme entretenue. Elle était née pour être putain.

Addition : Elle est jalouse de son mari qu'elle n'aime pas. Lorsqu'il devait passer l'hiver à Paris comme législateur, elle voulait le suivre de toute force, disait que rien ne pouvait l'empêcher. Elle était bien fière alors et nous recevait avec plus de grandeur qu'auparavant.

L'affaire de Derrien lui fit prendre aussi un air de fierté envers nous.

L'HONNEUR FRANÇAIS

Conte

De ses pâles flambeaux la lune vagabonde
Eclairait Brescia et le reste du monde.
De onze coups égaux les clochers résonnants
Appelaient aux combats les fortunés amants.
Dans le chemin obscur nous marchions en silence,
Nous allions au bordel chercher la jouissance.
Le fils à l'œil hardi le premier s'avançait :
D'un pas délibéré le père le suivait ;
Le grand Egyptien, Beyle à la mine noire,
Quesnel, dont les exploits personne ne veut croire,

Formaient le corps d'armée. « Amis, voilà l'auberge ;
Je vois les trois épées attachées à leur verge
S'écrie au loin Cacault qui, par son vit bandant
Sans cesse tourmenté, allait nous précédant.
On s'élance à l'instant sur la rampe tortueuse,
Chacun de nous déjà croit embrasser la gueuse,
Sur le palier obscur nous allons tâtonnants,
Frappant aux portes de tous les appartements.
Les accents argentins de deux voix féminines
Dans un même moment rebandent nos six pines.
Nous nous précipitons tous sur nos deux putains.
Oh ! qu'alors drôlement on vit errer les mains !
Cons, culs tétons, fesses, sont inondés de foutre ;
Tous bandant à la fois, tous à la fois veulent foutre.
Ils sont déjà en train : le père a déchargé ;
Quesnel veut bien entrer, mais son vit débandé
Est sec et sans vigueur ; Duvieux, Beyle enculent ;
Cacault, le fils se font secouer la férule.
Mais quel étrange bruit interrompt nos plaisirs ?

J'entends dans l'escalier et monter et courir,
Nous voyons apparaître un sbire et sa cohue :
« *Messieurs, je viens, dit-il, du fin fond de la rue,*
« *Appelé par le bruit et l'infâme bouzin...*
« — *Qu'appelles-tu bouzin, ruffian de cisalpin ?*
« *Quitte ton uniforme et, regagnant la place,*
« *Reprends ton naturel, va rejoindre ta race,*
« *Sois cisalpin, ou bien je te coupe le vit.* »
A ces mots, l'animal, de peur déjà contrit,
Dégringole la rampe...

Le tirage de cette édition a été limité à : 8 exemplaires sur Chine ancien numérotés de 1 à 8 ; 90 exemplaires sur vergé d'Arches numérotés de 9 à 98. Tous ces exemplaires sont réservés à la Société Stendhalienne

EXEMPLAIRE N° 96



